

# I

*New York, 2000*

Il s'habilla posément ; son costume était repassé, ses chaussures, cirées. Tout en se rasant, il tourna chaque joue vers le miroir pour s'assurer qu'il n'avait pas oublié un seul poil. Un peu plus tôt dans l'après-midi, il avait même acheté une pommade parfumée au citron pour lisser les dernières boucles qui lui restaient.

Il n'avait qu'un seul petit-fils, pas d'autres petits-enfants d'ailleurs, et il se réjouissait de son mariage depuis des mois. Même s'il n'avait pas rencontré la future mariée très souvent, il l'avait aimée dès le premier jour. Elle était intelligente, charmante, elle avait le rire facile et un charme un peu désuet. Il n'avait pas réalisé à quel point c'était une qualité rare jusqu'à ce qu'il fût assis tout près d'elle, à la regarder serrer la main de son futur mari.

Même à présent, tandis qu'il entra dans le restaurant pour le dîner de répétition, il avait le sentiment, en voyant la jeune fille, d'être projeté dans une autre époque. Il vit certains convives toucher inconsciemment leur gorge, car le cou de la future mariée, qui

sortait de sa robe en velours, était si beau et si long qu'il semblait venir tout droit d'un tableau de Klimt. Ses cheveux étaient remontés en un chignon nonchalant, et deux petits papillons ornés de pierres avec des antennes brillantes étaient placés juste au-dessus de son oreille gauche, comme si ces créatures ailées venaient de se poser sur ses cheveux roux.

Son petit-fils avait hérité de ses boucles noires et indisciplinées. Sa posture contrastait avec celle de sa future épouse. Il remuait nerveusement tandis qu'elle semblait glisser dans la pièce. Il aurait sans doute été plus à l'aise avec un livre qu'avec une flûte de champagne entre les mains.

Pourtant, il y avait entre eux une certaine harmonie, un équilibre semblant confirmer qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Tous deux étaient des Américains de la deuxième génération, intelligents et hautement qualifiés. Ils parlaient l'anglais sans le moindre accent contrairement à leurs grands-parents. Le faire-part de mariage paraissant dans le *New York Times* ce dimanche matin-là serait formulé comme suit.

*Eleanor Tanz a épousé Jason Baum hier soir au Rainbow Room de Manhattan. C'est le rabbin Stephen Schwartz qui a célébré le mariage. La mariée, âgée de vingt-six ans, est diplômée d'Amshert College et travaille actuellement dans le département des arts décoratifs de la maison de vente aux enchères Christie's. Le père de la mariée, le Dr Jeremy Tanz, est oncologue au Sloan Kettering Memorial Hospital, à Manhattan. Sa mère, Elisa Tanz, travaille comme ergothérapeute auprès des écoles publiques de la ville de New*

*York. Le marié, âgé de vingt-huit ans, diplômé de l'Université de Brown et de la faculté de droit de Yale, travaille actuellement pour Cahill Gordon et Reindell LLP. Son père, Benjamin Baum, était il y a peu encore avocat chez Cravath, Swain & Moore LLP, à New York. Sa mère, Rebekkah Baum, est une enseignante à la retraite. Le couple s'est rencontré grâce à des amis communs.*

À la table d'honneur, il fut présenté à la grand-mère de la mariée qui était tout comme lui la dernière représentante des grands-parents de son côté. Une fois encore, le grand-père du marié se sentit immédiatement ramené en arrière par l'image de la femme qui se tenait devant lui. Elle était naturellement beaucoup plus vieille que sa petite-fille, mais il y avait quelque chose de familier chez elle. Il le comprit immédiatement, dès qu'il vit ses yeux pour la première fois.

— Je vous ai déjà vue quelque part, finit-il par dire, même s'il avait plus l'impression de parler à un fantôme qu'à une femme qu'il venait de rencontrer.

Son corps réagissait de manière viscérale sans qu'il comprenne réellement pourquoi. Il regrettait d'avoir bu ce deuxième verre de vin. Il avait l'estomac retourné et avait du mal à respirer.

— Vous devez faire erreur, dit-elle poliment.

Elle ne voulait pas paraître discourtoise, mais elle aussi avait attendu avec impatience le mariage de sa petite-fille et elle ne voulait rien manquer de la soirée. Il n'était donc pas question de se laisser distraire. En voyant la jeune fille avancer à travers la foule, toutes les joues se tourner vers elle pour se faire embrasser, les enveloppes glissées dans ses mains et dans celles de Jason,

elle dut presque se pincer pour réaliser qu'elle assistait à cette scène, qu'elle avait la chance d'être encore de ce monde pour vivre un tel moment.

Pourtant, le vieil homme n'avait pas renoncé.

— Je suis persuadé de vous avoir déjà vue quelque part, répéta-t-il.

Elle se retourna et lui montra pleinement son visage. La peau délicate parcourue de rides. Ses cheveux gris. Ses yeux bleus.

Mais c'est en voyant une tache bleu foncé, sous le tissu transparent de sa manche, que le vieil homme fut parcouru de frissons.

— Votre manche...

Son doigt tremblait lorsqu'il le tendit pour toucher la soie. Elle fit la grimace quand il effleura son poignet ; son visage exprimait son malaise.

— Je peux remonter votre manche ?

Il savait qu'il était impoli.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Je peux voir votre bras ? demanda-t-il à nouveau. S'il vous plaît, dit-il d'une voix presque désespérée.

Elle le fixait, maintenant, ses yeux rivés aux siens. Elle remonta sa manche comme dans un rêve. Sur son avant-bras, à côté d'une petite tache de naissance brune, il y avait six numéros tatoués.

— Tu te souviens de moi à présent ? demanda-t-il en tremblant.

Elle le regarda de nouveau, comme si elle donnait vie à un fantôme.

— Lenka, c'est moi, dit-il. Josef. Ton mari.

## 2

*New York, 2000*

Elle avait sorti la toile de son tube en carton la veille au soir et l'avait étalée sur la table comme une vieille carte. Pendant près de soixante ans, elle l'avait emportée partout. D'abord cachée dans une vieille valise, puis enroulée dans un cylindre en métal et dissimulée sous des lattes de plancher, enfin coincée derrière plusieurs boîtes dans un placard plein à craquer.

Le tableau était constitué de fines touches de noir et de rouge. Une énergie cinétique transparaissait dans chaque trait, l'artiste tentant de reproduire la scène le plus rapidement possible. Elle avait toujours considéré la toile comme trop sacrée pour être exposée, comme si la simple exposition à la lumière et à l'air ou, pire encore, aux regards des visiteurs, pouvait endommager sa peau délicate. Elle était restée dans une boîte hermétique, enfermée, comme le reste des pensées de Lenka. Des semaines auparavant, alors qu'elle était allongée dans son lit, elle avait décidé que le tableau serait son cadeau de mariage pour sa petite-fille et son mari.

\*

## LENKA

Quand la Vltava gèle, elle prend la couleur d'une coquille d'huître. Enfant, je regardais les hommes venir au secours des cygnes prisonniers de ses flots gelés et découper la glace avec des pics pour libérer leurs pattes palmées.

Je suis née sous le nom de Lenka Josefina Maizel. J'étais la fille aînée d'un marchand de verres. Nous vivions à Smetanovo nábřeží, dans un appartement plein de recoins avec de grandes vitres qui donnaient sur la rivière et le pont. Il y avait des murs recouverts de velours rouge, des miroirs aux cadres dorés, un petit salon avec des meubles sculptés, et une mère magnifique qui sentait le muguet toute l'année. Je repense encore à mon enfance comme s'il s'agissait d'un rêve. Des *palačinka*<sup>1</sup> servies avec de la confiture d'abricot, des tasses de chocolat chaud, des après-midi passés à patiner sur la Vltava. Mes cheveux remontés sous un chapeau en fourrure de renard lorsqu'il neigeait.

Nous voyions notre reflet partout : dans les miroirs, les vitres, dans la rivière au-dessous et dans les courbes transparentes des verres de papa. Maman avait une armoire spéciale, où elle rangeait des verres pour chaque occasion. Des flûtes de champagne gravées de fleurs délicates, des verres à vin spéciaux avec des bords dorés et des pieds opaques, et même des verres à eau rubis qui réfléchissaient une lumière rose lorsqu'on les levait vers le soleil.

Mon père était un homme qui aimait la beauté et les belles choses, et qui pensait que son métier créait les deux grâce à une alchimie de proportions parfaites. Il

---

1. « Crêpes » en tchèque. (NDT)

fallait plus que du sable et du quartz pour créer le verre. Il fallait le feu et le souffle aussi.

— Un souffleur de verre est à la fois un amant et un donneur de vie, dit-il un jour devant une pièce remplie de convives.

Il leva l'un des verres à eau qui ornaient notre table.

— La prochaine fois que vous tiendrez un verre en main, pensez aux lèvres qui ont créé l'objet délicat et élégant dans lequel vous buvez et combien d'essais loupés ont été brisés et recyclés pour former une série parfaite de douze verres.

Les convives furent tous sous le charme lorsqu'il leva le verre vers la lumière et le fit doucement tourner. Pourtant, il n'avait nullement l'intention d'endosser son rôle de vendeur, ni d'assurer le spectacle ce soir-là. Il aimait vraiment la façon dont un artisan pouvait créer un objet à la fois résistant et fragile, transparent et en même temps capable de réfléchir la couleur. Il voyait la beauté dans chaque verre, ceux à la surface parfaitement lisse et ceux à la surface ondulée.

Il parcourait toute l'Europe pour ses affaires, mais il franchissait toujours le seuil de la maison de la même façon qu'il l'avait quitté : sa chemise d'un blanc immaculé, son cou sentant le cèdre et le clou de girofle.

— *Milačku*, disait-il en tchèque en prenant la taille de maman entre ses deux mains puissantes. Chérie.

— *Lasko moje*, répondait-elle quand leurs lèvres s'effleuraient. Mon amour.

Même après dix ans de mariage, papa était toujours aussi amoureux d'elle. Combien de fois ne rentrait-il pas à la maison avec un présent pour elle, un cadeau acheté uniquement parce qu'il lui avait fait penser à sa bien-aimée. Un oiseau cloisonné miniature, avec des plumes en émail, apparaissait à côté du verre à vin de ma mère

ou un petit médaillon orné de minuscules perles était posé sur son oreiller dans son écrin en velours. Mon préféré était un poste radio en bois avec des rayons de soleil brillants qui irradiaient depuis son centre et qu'il avait offert à ma mère après un voyage à Vienne.

Quand je ferme les yeux et que je repense aux cinq premières années de ma vie, je vois la main de papa sur le cadran de la radio. Les fins poils noirs sur ses doigts qui tournent le bouton de réglage pour trouver l'une des rares stations qui passaient du jazz, un son exotique et tonifiant qui commençait juste à être diffusé sur nos ondes en 1924.

Je vois son visage se tourner vers moi et me sourire, son bras se tendre vers ma mère et moi. Je sens la chaleur de ses joues lorsqu'il me soulève et qu'il fait passer mes jambes autour de sa taille tandis qu'il fait tourner maman de sa main libre.

Je sens l'odeur de vin chaud épicé flotter au-dessus de tasses délicates par une nuit froide de janvier. Dehors, les grandes fenêtres de notre appartement sont couvertes de givre, mais à l'intérieur nous sommes bien au chaud. Les visages des hommes et des femmes réunis dans le petit salon pour écouter un quatuor à cordes que papa a invité à jouer sont éclairés par les flammes orange des bougies.

Maman est au centre, elle tend ses longs bras blancs pour prendre un petit canapé. Un nouveau bracelet brille à son poignet. Un baiser de papa. Et moi qui regarde depuis ma chambre, spectatrice de leur vie glamour et de leur bonheur.

Il y a des soirées tranquilles aussi. Nous sommes tous les trois blottis autour d'une table de jeu. Un disque de Chopin sur le tourne-disque. Maman étalant ses cartes en éventail pour que je sois la seule à voir. Un sourire

flotte sur ses lèvres. Papa feint un froncement de sourcils tandis qu'il laisse maman gagner.

Le soir, maman vient me border et me dit de fermer les yeux.

— Imagine la couleur de l'eau, murmure-t-elle dans mon oreille.

D'autres soirs, elle suggère la couleur de la glace. D'autres encore, la couleur de la neige. Je m'endors en pensant à ces teintes qui bougent et tournent dans la lumière. J'apprends à imaginer les différentes nuances de bleu, les fils délicats lavande et la pâle poussière blanche. Et ainsi, mes rêves sont habités par le mystère du changement.

## LENKA

Lucie arriva un matin, une lettre à la main. Elle tendit l'enveloppe à papa, et il lut le mot à haute voix à ma mère.

— *La jeune fille n'a encore jamais travaillé comme nourrice, avait écrit son collègue. Mais elle sait très bien s'y prendre avec les enfants et elle est digne de confiance.*

La première impression que j'ai eue en voyant Lucie, c'était qu'elle paraissait bien plus jeune que ses dix-huit ans. On aurait dit une enfant presque, son corps semblait perdu dans son long manteau et sa robe. Pourtant, lorsqu'elle s'agenouilla pour me saluer, je fus immédiatement frappée par la chaleur qui émanait de sa main tendue.

Tous les matins quand elle arrivait à notre porte, elle apportait avec elle le parfum subtil de la cannelle et de la muscade, comme si elle avait été cuite au four le matin

même et livrée chez nous toute chaude et parfumée – un colis délicieux qu’il était impossible de refuser.

Lucie n’était pas d’une grande beauté. Elle ressemblait à une règle d’architecte triangulaire, toute en lignes et en angles. Ses pommettes saillantes semblaient avoir été taillées au burin ; ses yeux étaient larges et noirs, ses lèvres, minuscules et fines. Pourtant, telle une nymphe des bois volée dans les pages d’un conte de fées désuet, Lucie avait un charme bien à elle, et tous les membres de la famille ne tardèrent pas à y succomber. Sa présence nous enchantait. Lorsqu’elle racontait une histoire, ses doigts travaillaient l’air comme un harpiste pinçant des cordes imaginaires. Lorsqu’elle effectuait des tâches ménagères, elle fredonnait des chansons que sa mère lui chantait autrefois.

Lucie n’était pas traitée comme une domestique par mes parents, mais comme un membre à part entière de notre famille élargie. Elle prenait tous ses repas avec nous et s’asseyait autour de la grande table de la salle de séjour sur laquelle il y avait toujours trop de nourriture. Et, même si nous ne mangions pas kasher, nous ne buvions néanmoins jamais de lait quand nous mangions un plat à base de viande. Lors de sa première semaine de travail chez nous, Lucie fit l’erreur de me verser un verre de lait avec mon goulasch, et maman dut lui dire ensuite que nous ne mélangions pas les deux, car elle ne recommença plus jamais.

Mon univers devint assurément plus amusant et moins feutré grâce à l’arrivée de Lucie. Elle m’apprit à attraper des rainettes ou à pêcher depuis l’un des ponts qui enjambaient la Vltava. C’était une conteuse hors pair ; elle créait toute une série de personnages en s’inspirant des gens que nous avions rencontrés dans la journée. L’homme qui nous avait vendu des glaces

près de la tour de l'hôtel de ville et son horloge astronomique se transformait au moment du coucher en magicien. Une femme, à qui nous avions acheté des pommes sur le marché, réapparaissait plus tard sous la forme d'une vieille princesse qui ne s'était jamais remise d'un chagrin d'amour.

Je me suis souvent demandé si c'était Lucie ou ma mère qui avait découvert que j'avais un don pour le dessin. Dans mon souvenir, c'est ma mère qui m'a acheté ma première boîte de crayons de couleurs, et Lucie qui, plus tard, m'a offert mes premiers tubes de peinture.

Je sais que c'est Lucie qui m'emmena la première au parc avec mon carnet de croquis et ma boîte de pinceaux. Elle étendait une couverture près du petit étang, où des garçons faisaient flotter leurs bateaux en plastique ; elle s'allongeait ensuite sur le dos et regardait les nuages pendant que je dessinais.

Au début, je dessinais de petits animaux. Des lapins. Des écureuils. Un rouge-gorge. Mais je ne tardai pas à tenter de dessiner Lucie. Puis un homme qui lisait un journal. Plus tard, je me lançai dans des projets plus ambitieux et représentai une mère poussant un landau. Aucun de ces premiers dessins n'était beau. Pourtant, comme tous les enfants qui apprennent à dessiner, je progressai à force de recommencer sans cesse. Mes observations finirent par influencer sur mon coup de crayon.

Après avoir passé des heures au parc à mes côtés, Lucie enroulait mes dessins et les rapportait à notre appartement. Ma mère demandait ce que nous avions fait de notre journée, et Lucie sortait les dessins qui lui plaisaient le plus, puis les accrochait au mur de la cuisine. Ma mère regardait mon travail avec attention, puis me serrait dans ses bras. Je devais approcher de mes six ans lorsque je l'entendis me dire pour la première fois :